

Et si l'Œdipe n'était plus maître dans sa maison?

Brigitte Karcher¹ et Thierry Bisson²

«Que l'individu au cours de sa croissance se détache de l'autorité de ses parents, c'est un des effets les plus nécessaires mais aussi les plus douloureux du développement»³. Lorsque Freud écrit cette phrase en 1909, l'organisation de la famille était majoritairement centrée autour de l'œdipe. Aujourd'hui la famille moderne ne semble plus être prioritairement organisée autour de l'œdipe. «Ne peut-on se subjectiver que par l'élaboration et le dépassement du complexe d'œdipe ?» se demande François Richard⁴. Actuellement, l'œdipe ne semble plus être maître dans sa maison. La séparation d'avec les parents, si elle est toujours aussi difficile, mobilise aujourd'hui des forces psychiques très différentes de ce qui pouvait en être à l'époque freudienne. Les symptômes liés à la difficulté de séparation sont de plus en plus présents notamment dans le champ des addictions et touchent les personnes de plus en plus tôt: enfant, adolescent. Après avoir travaillé sept ans dans un centre d'Addiction et terminé une thèse sur *La honte comme sauvegarde subjective dans la clinique des troubles alimentaires*, cette communication aura pour objet de montrer en quoi l'affect de honte peut lui aussi être modifié par l'évolution de la structure de la famille moderne. Pour ce faire nous développerons l'aspect paradoxal de la honte aliénante/subjectivante. Pour David Bernard, la honte comporte de structure une destitution subjective⁵. Nous montrerons que paradoxalement elle peut également être une sauvegarde subjective et enfin que celle-ci signe une difficulté de la séparation. Nous appuierons notre propos par une vignette clinique.

La honte, pour S. Freud, est ressentie dans l'écart entre l'Idéal du moi et le Moi du sujet, c'est alors une honte post-œdipienne. Ce type de honte est qualifié par A. Ciccone

¹ Docteur en Psychologie clinique, Psychologue clinicienne

² MCF-HDR en Psychologie, Université de Nice

³ Freud, S., «Le roman familial des névrosés», *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p.157

⁴ Richard, F., « Le complexe d'Oedipe existe-t-il toujours ? L'identité et la différence. Débat avec Françoise Héritier », *Adolescence*, 2014/1 T.32 n° 1, p. 23-46.

⁵ Bernard, D., *Lacan et la honte. De la honte à l'hontologie*, In Progress, Ed. du champ lacanien, 2011, p. 35

et A. Ferrant comme « *honte signal d'alarme* »⁶, une honte avertissant le moi d'un risque de désorganisation, qu'un point de confusion est activé (cas Rachel), mais à partir d'une position qui en suppose, peu ou prou, le dépassement.

La honte que nous aborderons dans cette communication est une honte pathologique, envahissant complètement la sphère psychique du sujet qui en est affecté. Elle n'est pas fugace comme la honte signal d'alarme que nous venons d'énoncer mais une honte plus profonde, affectant le sujet au cœur même de son émergence. Avec A. Ciccone et A. Ferrant⁷ nous pensons que cette honte d'être est à la fois un effet et un signal des traumatismes narcissiques primaires. Nous parlerons donc d'une honte primaire non encore articulée sur l'axe ontogénique du complexe d'œdipe. Celle que nous retrouvons plus fréquemment dans la clinique moderne.

A. Ciccone et A. Ferrant listent les différents destins de la honte⁸ : « *l'enfouissement* », « *le retournement exhibition* » et « *la création artistique* ». Le destin auquel nous nous intéresserons ici est celui du retournement exhibition.

Léna, 23ans dont nous allons rapporter le cas nous parle de sa honte liée à son surpoids. Nous avons démontré dans un précédent travail de recherche⁹ que cette honte pourrait être qualifiée de « sociale », car elle est reliée au regard et au rejet de la part des autres. Ce que Léna rapporte en premier lieu est une souffrance induite par la dévalorisation et les moqueries dont elle a été victime en raison de son corps hors-norme. De nombreux auteurs dont M. Corcos¹⁰ et G. Apfeldorfer¹¹ repèrent que les sujets souffrant de troubles alimentaires ressentent le plus souvent de la honte. Or, ce vécu de honte est souvent considéré comme un symptôme secondaire. Les résultats des études

⁶ Ferrant, A. et Ciccone, A., *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, Paris, Dunod, 2009, p. 61

⁷ Ibid., p. 86

⁸ Ferrant, A. et Ciccone, A., Colloque du 13 octobre 2011 à Grenoble, 2ème rencontre pluridisciplinaire sur l'éthique et l'éthique appliquée sur le thème de « La Honte ».

⁹ Karcher, B., Thèse de Doctorat en Psychologie clinique « *La honte comme sauvegarde de la subjectivité dans la clinique des troubles alimentaires* », 2014, Université Nice-Sophia Antipolis.

¹⁰ Corcos, M., *Le corps insoumis : Psychopathologie des troubles des conduites alimentaires*, Paris, 2005, Dunod, 2^e éd. 2011, p. 26

¹¹ Apfeldorfer, G., *Le Corps comme icône en souffrance*, Corps, 2008/1 n° 4, p. 71-78.

analysés dans de précédents travaux¹² viennent infirmer cette idée et au contraire confirmer l'hypothèse selon laquelle la honte serait à l'origine même des troubles alimentaires.

En effet, malgré le discours rationnel et convaincant d'une honte ressentie par le sujet en raison de son obésité et du rejet social qu'elle induit, l'obésité viendrait comme support d'une honte première. C'est en ce sens que la honte du corps est un leurre pour le sujet lui-même. Le trouble alimentaire est alors le support d'une honte primitive induite par la mauvaise différenciation avec la mère. Cette honte primitive pathologique trouverait son origine dans un trauma s'inscrivant dans la relation mère/enfant.

L'hypothèse faite est que le trauma infantile se produit à un moment où la mère honnit son enfant. La honte est structurante ou déssubjectivante en fonction du honnissement (*Verpönnung*) exprimé à l'endroit du sujet¹³. Il s'agit dans un premier temps d'un regard que la mère jette sur l'enfant, qui pourra être suivi par la voix « *Fi, c'est une honte, on ne doit pas faire ça* »¹⁴. Freud aborde ici le moment où l'enfant s'exhibe et où la mère le honnit, moment de jouissance où nous soulignons que le « on » qu'énonce la mère peut être interprété de différentes manières. Soit le « on » représente la communauté humaine c'est-à-dire la société, soit le « on » représente la mère et l'enfant et, de ce fait, celle-ci s'inclut dans cette jouissance provoquée par l'exhibition. Plus précisément, deux types de honnissement existent. Dans le cas du honnissement structurant, le résultat serait la pudeur qui correspond à un voilement à la fois physique et psychique du sujet et constituerait donc le signe d'une différenciation. Au contraire, dans le honnissement traumatisant car déssubjectivant, le sujet reste fixé sur la honte et ne passe pas à la pudeur. Le voile est alors pris sur le corps propre du sujet. La mère, en honnissant son enfant lorsqu'il tente de se séparer, peut l'encourager à s'autonomiser (honte structurante) ou au contraire lui indiquer qu'elle ne supporte pas cette prise d'autonomie, la honte devenant dans ce cas traumatique (déssubjectivante). Le

¹² Karcher, B., clinique « *La honte comme sauvegarde de la subjectivité dans la clinique des troubles alimentaires* », *op. cit.*

¹³ Nous ne développerons pas ces différences facettes de la honte dans le présent écrit car cela dépasserait le cadre de notre propos. Nous renvoyons le lecteur ici à la référence suivante : B. Karcher, Thèse de Doctorat en Psychologie clinique « *La honte comme sauvegarde de la subjectivité dans la clinique des troubles alimentaires* », *op. cit.*

¹⁴ Freud, S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2004, p. 213

honnissement qu'elle effectue est ambigu et confusionnel car elle « sait » que « ça ne se fait pas » donc elle reconnaît une certaine loi, mais ne l'applique pas entièrement et reste dans la jouissance avec son enfant. De ce fait, la relation fusionnelle se prolonge, la mère entraîne alors son enfant dans sa jouissance interdite et honteuse. Ce trauma infantile aurait donc pour conséquence le potentiel envahissement de l'enfant par le fantasme maternel. La jouissance du trauma induit alors une fixation qui amène le sujet à rester dans « être » le phallus et non l'« avoir ». L'enfant est aliéné à la mère et il est en difficulté pour s'en séparer. Il « se-pare » alors de honte comme défense de ce trauma premier.

C'est ce que nous allons illustrer avec le cas de Léna.

Léna, mal différenciée et honteuse

Léna, 23 ans, se présente accompagnée de sa sœur Rebecca à une consultation au Centre d'Addictologie pour un problème lié à des troubles alimentaires. Elle nous demande si sa sœur peut rester. Nous choisissons de ne pas accéder à sa demande. Léna accepte néanmoins de nous rencontrer.

Elle débute son récit en exprimant la souffrance que génère son obésité. Mais elle nous fait part également d'une souffrance bien plus grande encore chez Rebecca qui, quant à elle, est anorexique et boulimique. Très rapidement, elle nous demande de la soulager : « *Enlevez-moi ce poids. Ma sœur est très malade, elle a besoin de vous !* ». Léna énumère ensuite les difficultés que rencontre sa sœur dans la vie quotidienne. Elle parle vite, semble essoufflée et présente une certaine agitation. Puis, son débit de paroles se ralentit. Finalement, elle se tait et rougit. Elle conclut cette première rencontre par : « *Aidez ma sœur ! Ma sœur, c'est aussi moi. Moi, je n'ai pas de moi* ». Nous sommes frappées par le lien entre la survenue de la honte chez Léna et l'énonciation de sa mauvaise différenciation.

Au cours de l'entretien suivant, Léna nous dit qu'elle a toujours été en surpoids lorsqu'elle habitait chez ses parents mais que cela ne la gênait pas vraiment. Cependant,

une fois partie du domicile parental, elle prend rapidement 25 kg supplémentaires. Les séparations et l'éloignement familial semblent lui faire prendre du poids. Elle décide alors de changer ses habitudes pour éviter de trop manger, pensant qu'en ayant des activités à l'extérieur, elle sera moins tentée par la nourriture qu'en restant confinée chez elle. Elle essaye donc de sortir plus fréquemment, mais le regard des autres lui renvoie toujours une mauvaise image d'elle-même. Elle a honte de son corps. Elle ne s'aime pas.

Elle nous rapporte un épisode marquant de sa vie : un jour, alors qu'elle se présentait dans une boutique de mode pour postuler en tant que vendeuse. La patronne commença par la dévisager des pieds à la tête sans daigner examiner son curriculum vitae et lui répondit immédiatement : « *Vous n'avez pas le profil* ». A ce moment de son récit, Léna ajoute : « *Ce n'est pas que ça m'a traumatisée, mais j'ai vu du dégoût dans le regard de cette personne et je ressentais la même chose qu'elle. Si tout le monde me regarde comme ça, c'est que je suis vraiment défigurée* ». Nous remarquons que Léna parle de sa figure, sa face, alors qu'elle affirme paradoxalement que, la seule chose qu'elle aime chez elle, c'est son visage.

Puis, elle précise d'un geste de la main : « *Là, à partir du visage, tout le reste en bas, c'est un carnage* ». Le carnage peut être rapporté au massacre, mais également à de la chair non habitée au sens de Heidegger¹⁵, non vivante, c'est-à-dire comme une partie de son corps non subjectivée ne lui appartenant pas.

Pour J.-P. Sartre, l'intersubjectivité passe par le corps. « *La nature de mon corps, dit-il, me renvoie à l'existence d'autrui et à mon être-pour-autrui. Je découvre avec lui, un autre mode d'existence aussi fondamental que l'être-pour-soi et que je nommerai être-pour-autrui* »¹⁶. Pour M. Merleau-Ponty, « *Notre corps est comparable à l'œuvre d'art. Il est un nœud de significations vivantes* »¹⁷. Ainsi, il est de connivence avec la saisie du monde et atteint sa présence même. L'Être étant ainsi voué au sens. C'est donc par son corps propre que l'Être signifiant est signifié à autrui. M. Merleau-Ponty va plus loin que J.-P. Sartre en rejetant la notion de conscience désincarnée, l'ego ne se constituant que dans l'intersubjectivité. Lorsque J.-P. Sartre parle

¹⁵ M. Heidegger «*Dichterisch wohnt der Mensch*», fâcheusement traduit par «l'homme habite en poète» dans l'édition française, Gallimard, 1955 alors qu'il fallait dire : «C'est poétiquement que l'homme habite» précise M. de Diéguez in « Une révolution de l'humanisme Martin Heidegger et la poésie », *La Nation roumaine*, avril 1960.

¹⁶ J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, Coll. « tel », p.255

¹⁷ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945, Gallimard, coll. « tel » (n° 4), 1976 p. 147

de l'intersubjectivité, il met en lumière les rapports entre les consciences, M. Merleau-Ponty parlera lui, d'inter-corporéité. L'être-au-monde, porté par un corps de J-P. Sartre devient avec M. Merleau-Ponty un corps percevant, en mêlant la chair et la subjectivité. L'être devient lui-même et son apparence.

La découverte de son « être-pour-autrui », comme le dit J-P. Sartre, le sujet la fait au travers de la honte. La honte est conscience de honte : le sujet prend conscience de ce qu'il fait par le regard que pose sur lui autrui. C'est ce regard qui lui permet de conscientiser ses actes. J-P. Sartre le dit en ces termes : « *La honte est honte devant quelqu'un [...] Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui* »¹⁸.

La honte est donc liée à un regard qui dévoile, met à nu et incite à se cacher. C'est au moment où il y a prise de conscience de la différenciation entre soi et non-soi que la honte émerge dans le mythe de la Genèse. Freud lie la naissance de la honte avec l'entrée dans la socialisation, la civilisation humaine. Cet affect serait donc typiquement humain, lié à cette capacité de prise de conscience, d'introspection.

Léna dira qu'elle maltraite son corps : « *Je ne réponds jamais aux autres lorsqu'ils disent ou font quelque chose qui me blesse, mais je me venge sur moi, j'attaque mon corps* ». Elle ajoutera qu'elle est « *le corps de toute sa famille et que dans son cœur, il y a toute sa famille, sauf elle* ». Léna poursuit en disant qu'elle est très attachée à chaque « *membre de sa famille* »¹⁹. Dans le contexte de l'entretien et venant à la suite de ce qu'elle vient d'énoncer, le mot membre ne manque pas de résonner en nous tout particulièrement et d'ailleurs, elle ajoute : « *Si un membre de ma famille flanche, c'est comme si c'est une partie de moi qui ne va pas bien, comme si c'était nécrosé [...] Si je perdais un être cher, je me laisserais mourir, je ne mangerais plus* ». Elle précise que ce n'est pas réciproque : s'il lui arrivait quelque chose, sa famille s'en remettrait. Elle résume les choses ainsi : « *Eux, ils ont leur identité, ils savent ce qu'ils sont, ils connaissent leur « moi ».* *Moi, je ne sais pas mon « moi »* ». Elle ajoute qu'au sein de sa famille, ils sont très fusionnels et qu'ils ne se cachent rien.

¹⁸ J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, op. cit., p. 260

¹⁹ *Sic*

Léna parle de sa relation avec sa sœur Rebecca, de quatre ans son aînée. Lorsqu'elle tente de lui donner des conseils, Rebecca semble indifférente : « *Je lui dis, mais elle n'écoute pas, elle se fait bouffer au final* ». Elle dit : « *Lorsque Rebecca perd du poids, moi je prends le poids correspondant* ». En ce sens, sa dernière remarque est très révélatrice puisqu'elle ajoute : « *C'est ma sœur, j'essaie de la soutenir, je prends sur moi* ». Nous pouvons voir qu'ici, les corps de Léna et Rebecca fonctionnent selon le principe des vases communicants.

Léna n'est pas un sujet bien différencié. Rappelons que le nourrisson n'a pas conscience, dans les premiers temps, d'être séparé de sa mère. Les pulsions sont partielles et l'investissement envers l'objet primordial ne peut être qu'autoérotique. La constitution de l'objet primordial comme autre, vise progressivement à une différenciation qui constitue un Moi individualisé. A contrario, lorsque cette différenciation ne se fait pas correctement, elle crée une faille narcissique, ce que Léna ne manque pas de souligner dans nos rencontres lorsqu'elle dit : « *moi, je n'ai pas de moi* » ou alors « *je n'ai pas confiance en moi* ».

Léna ne cesse d'ingérer : « *je mange toute la journée* », d'incorporer mais rien ne semble venir s'inscrire. Pour M. Torok²⁰, le fantasme d'incorporation est un leurre pour le Moi. L'incorporation est une pratique immédiate et totale (avaler dans le cas de Léna), uniquement consacrée à la satisfaction hallucinatoire et illusoire. S. Ferenczi va différencier l'incorporation de l'introjection en définissant cette dernière : « *J'ai décrit l'introjection comme un mécanisme permettant d'étendre au monde extérieur les intérêts primitivement autoérotiques, en incluant les objets du monde extérieur dans le Moi. J'ai mis l'accent sur cette « inclusion », voulant signifier par-là que je conçois tout amour objectal (ou tout transfert), aussi bien chez le sujet normal que chez le névrosé, comme un élargissement du Moi, c'est-à-dire, comme une introjection* »²¹. L'introjection se détermine alors comme une transformation, là où l'incorporation n'est qu'une illusion visant à récupérer l'objet perdu. Ce leurre quant à la perte de l'objet, évite de se confronter au travail de deuil²² de l'objet primordial et

²⁰ Torok, M., « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », dans *RFP*, tome 32, n° 4, 1968.

²¹ Ferenczi, S., « Le concept d'introjection », *Œuvres complètes, t. I*, Paris, Payot, p.196-198.

²² Klein, M., *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Payot, 1998.

provoque un évanouissement du sujet, induit par cette proximité fantasmatique avec l'objet.

Le moment d'aphanisis se comprend par la trop grande proximité de l'objet. Le cas de Dalio²³ du film de J. Renoir *Les règles du jeu* commenté par Lacan, montre bien que le sujet, en présence de l'objet, ne peut que disparaître. C'est la face désubjectivante de la honte qui est ici présente. La honte d'être mal différencié. En effet, Lacan²⁴ souligne que l'angoisse surgit, non pas lorsque l'objet est perdu, mais lorsque celui-ci est présent. Lorsque l'introjection devient possible, elle met fin à la dépendance objectale primaire et à l'imaginaire maternelle omnipotente. En somme, l'introjection va permettre une métaphorisation de l'objet, ou en d'autres termes, la symbolisation de l'absence de l'objet. Ce mécanisme est corolaire au travail de deuil, de perte de l'objet. L'objet n'étant distingué que quand il vient à manquer, l'incorporation consolide alors une attache à une imaginaire maternelle toute-puissante.

Les tentatives de Léna de se sé-parer : Léna ou le voyage à la quête d'un espace psychique

Léna quitte son pays natal, le Maroc, pour venir s'installer en France alors qu'elle a 18 ans. Elle dit : « *Rester sur ma terre natale, c'est la honte. Il faut savoir se séparer de sa patrie et partir faire ses études en Europe* ». Elle part donc à la conquête de la France où elle rejoint sa sœur aînée qui y vit depuis un an. Elle explique toutes les difficultés qu'engendre le déracinement. C'est, selon elle, la raison pour laquelle elle a pris 25 kg en un an, alors qu'elle présentait déjà des signes d'obésité. Elle ajoute « *n'avoir rien trouvé d'autre que l'alimentation qui lui fasse plaisir* ». En France, quand elle rentre le soir, il lui manque « *la chaleur d'un foyer et les moments de convivialité autour du repas qu'elle passait avec ses parents au Maroc* ». Elle conclut : « *J'ai laissé mon âme au Maroc, ici il n'y a plus que le corps et pas l'esprit* ».

²³ Lacan, J., *Le Séminaire Livre VI*, « Le désir et son Interprétation », Paris, La martinière, 2013, p.109

²⁴ Lacan, J., *Le Séminaire Livre X*, « L'angoisse », Paris, Seuil, 2004.

Léna explique par ailleurs qu'elle a toujours été en surpoids et ne sait pas pourquoi car elle souligne n'avoir jamais eu de choc traumatique. Elle dit pourtant : « *Depuis bébé, on m'a toujours donné deux pots de purée au lieu d'un* ». Dans son discours, Léna lie donc son surpoids à du « trop » du côté maternel. L'enfant victime d'une agression de la part d'un adulte, d'autant plus si celui-ci fait partie de la famille, souligne S. Ferenczi, se plie « *automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur* »²⁵. Alors qu'on aurait pensé que l'enfant rejetterait l'agresseur, ce sont « *les besoins propres de l'enfant qui sont déniés. Par ce moyen, le traumatisme est lui-même dénié et n'a comme pas eu lieu pour la psyché* »²⁶. Effectivement, Léna souligne : « *Je suis obèse, pourtant je n'ai jamais eu de choc traumatique* ».

S. Ferenczi démontre que dans ces cas, il y a introjection de l'agresseur et que celle-ci a lieu avant la relation à un objet différencié. Il nomme ce moment la relation d'amour objectal passif. A la lumière des travaux de M. Torok, nous parlerons alors ici d'un mécanisme d'incorporation de l'agresseur.

La mère de Léna est décrite par celle-ci comme une femme dépressive. Elle a été mariée à 17ans et depuis n'a plus l'autorisation de sortir du domicile conjugal. Ce sont le père et la grand-mère paternelle qui sortent pour faire les courses, ou parfois des employés. Léna souligne que sa mère est inconsistante et qu'elle se fait complètement écraser par la famille. Léna est effrayée à l'idée de lui ressembler. Elle déclare : « *je ne veux surtout pas dépendre de qui que ce soit...je veux réussir mes études et m'assumer sans un mari. Ma mère n'a pas pu faire d'études et elle est obligée d'accepter les infidélités de mon père et son alcoolisme. Elle est devenue obèse et ma sœur l'engueule car elle dit que c'est sa faute si elle l'est aussi. C'est difficile d'abandonner ma mère : elle ne dit rien mais elle a ce regard triste [...] mais pour moi c'est une question de vie ou de mort* ». Léna nous apprendra que sa mère a commencé à prendre beaucoup de poids à la mort de sa propre mère, alors que Léna avait entre un et deux ans. Elle dit : « *j'ai vu des photos de ma mère avec ma sœur aînée avant ma naissance, elle n'était pas en surpoids* ». Léna est la benjamine de la famille. Elle dépeint sa mère comme complètement

²⁵ S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », in OC, tome 4, Paris, Payot, 1982, p. 130

²⁶ V. Laurent, « De l'agi à l'introjection des pulsions dans la cure institutionnelle, l'oralité en question », *Cliniques*, 2013/2 N° 6, p. 21-36

dépendante de son entourage et incapable de tenir sans elle. Elle confie : *« j'ai peur qu'elle tienne pas »*. Il semble que les parties mal différenciées de la mère de Léna se soient assurées la protection d'un contrat narcissique liant mère et fille, à la place du couple parental fondateur. L'abus narcissique de l'enfant naît de ce que le parent ne peut remplir la fonction d'objet médiateur d'introjection des pulsions, du fait de ses propres attentes infantiles restées insatisfaites. V. Laurent affirme que : *« L'issue thérapeutique de ces situations traumatiques, bâties sur une certaine réalité historique, n'est pourtant pas dans la désignation de la famille comme responsable et de l'enfant comme victime. Elle réside, au contraire, dans une réappropriation subjective en après coup, c'est-à-dire dans la reconnaissance, par le patient, d'un fantasme de désir lui appartenant en propre »*²⁷. Léna, au cours d'une consultation, révélera un fantasme de retournement de génération en renversant la dépendance infantile et en prenant une place de « parent » auprès de sa mère. Elle déclare : *« je n'ose pas l'abandonner ou la laisser seule, elle ne va pas y arriver ! »*.

Pour Léna, manger est un plaisir. Elle illustre cela en disant : *« Quand je regarde la télévision, c'est mieux avec un paquet de chips que seule »*. Ici, nous pouvons constater que Léna fait de la nourriture un compagnon, un étayage, mais qui est incorporé. La nourriture ne peut alors être considérée comme un objet transitionnel²⁸ au sens winnicottien. Nous remarquons ici le premier indice d'une difficulté à être seule. Toutefois, l'ambivalence vis-à-vis de la nourriture s'installe lorsqu'elle dit : *« Je pense que c'est ma faute, c'est moi qui me suis défigurée. Je me suis laissé faire [...] Il n'y a jamais eu personne pour me rattraper, alors je compense juste ma frustration sur la nourriture, mais ce n'est plus un plaisir »*.

Elle ajoute : *« Même quand on me dit d'arrêter de manger, je ne peux pas m'arrêter. C'est inconscient, ce n'est pas parce que j'ai faim, je ne sais pas comment vous expliquer, c'est comme prendre mes lunettes et me les mettre sur la tête »*. Les lunettes pourraient constituer un voile, permettant à Léna de se différencier, d'acquérir le discernement et surtout d'exister subjectivement en mangeant. Effectivement, ne pas écouter les conseils *« on me dit d'arrêter de manger »*, est un moyen de ne pas être objet de celui qui lui dicte ce qu'elle « doit » faire.

²⁷ Laurent, V., « De l'agi à l'introjection des pulsions dans la cure institutionnelle, l'oralité en question », *Cliniques*, 2013/2 N° 6, p. 21-36

²⁸ Winnicott, D.W., *Les objets transitionnels*, Paris, Petite Bibliothèque, Payot, 2010

Léna explique qu'elle ne supporte pas qu'on la prive de manger et dit même : « *C'est comme si on m'ôtait ma liberté* ». Elle signifie ainsi que psychologiquement, elle sait qu'elle a des limites, mais que le sachant, elle va au-delà. Il y a donc une reconnaissance de la limite chez Léna, même si elle n'est pas respectée.

Elle ajoute qu'elle « *n'arrive pas à rester à l'intérieur du cadre* » et qu'elle a « *besoin de s'exprimer* ». Elle précise qu'il faudrait que la décision de faire un régime soit le fruit de sa propre initiative. De plus, cela nécessiterait que les autres lui renvoient une image positive d'elle-même pour maigrir. En d'autres termes, elle aurait besoin de ne pas être désubjectivée par un regard qui fait honte et de ne pas être rejetée. En effet, elle confie : « *Quand quelqu'un me dit que je ressemble à une baleine, ça ne m'aide pas à maigrir, au contraire, ça me donne envie d'engraisser pour provoquer les autres, même si je me fais mal et que les autres s'en foutent* ». Elle souligne « *qu'il n'y a jamais eu personne pour la rattraper* ». Nous pouvons faire l'hypothèse que l'objet primordial était trop fragile, ne supportant pas les attaques de Léna bébé, pour être haï. De ce fait le sadisme se retourne en masochisme. Pourrions-nous alors supposer qu'elle interpelle ici le regard social pour instaurer une limite reconnue, mais non inscrite ? Un surmoi du dehors comme le nomme P-L Assoun²⁹ ? Nous pourrions alors y voir également l'envahissement psychique dont elle est victime et sa manière de se restaurer et d'exister subjectivement.

Conclusion :

La rencontre de Léna nous permet d'appréhender l'acuité de la souffrance psychique induite par l'évanouissement du sujet lorsqu'il est aux prises avec une jouissance Autre. Léna se défend de ce moment d'aphanisis par la honte lui permettant une sauvegarde subjective. Chez Léna la honte d'être est la trace d'une mauvaise différenciation dont elle se plaint. Cette souffrance est le signe évident d'une prise de conscience de cette relative indifférenciation. Quant à sa relation d'objet, elle met en évidence le fait qu'elle ait été objet de jouissance de l'Autre et ait rencontrée dans le désir

²⁹ Assoun, P-L., *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix*, t. 2, Economica, 1995, p. 34

de sa mère une loi ambiguë. En effet, la mère de Léna est décrite par celle-ci comme proche de « la mère morte » d'A. Green³⁰. Ce concept est décrit par celui-ci comme : « Une *imago* qui s'est constituée dans la psyché de l'enfant, à la suite d'une dépression maternelle, transformant brutalement l'objet vivant, source de vitalité de l'enfant, en figure lointaine, atone, quasi inanimée, imprégnant très profondément les investissements de certains sujets [...] et pesant sur le destin de leur avenir libidinal objectal et narcissique. La mère morte est [...] une mère qui demeure en vie, mais qui est pour ainsi dire morte psychiquement aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin »³¹. Aussi Léna est-elle sensible « au regard maternel » dont elle dit qu'il est triste. Ce regard semble avoir été traumatique pour la jeune fille, ne l'encourageant pas à se différencier/se séparer. Cela induit chez elle une difficulté à se maintenir en tant que sujet.

La clinique moderne nous montre les conséquences du déclin des Noms du père qui induit une problématique de séparation mère/enfant. Avant que la problématique/question œdipienne ne se pose, une fixation ou régression au niveau de la différenciation moi/non moi resurgit. Dans cette clinique ce n'est pas la culpabilité qui est l'affect le plus présent dans les séances mais la honte : une honte tue, indicible qui transparait par une monstration du trauma avant une possible mise en mots.

³⁰ Green, A., « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 2007

³¹Ibid., p.222